

—Maman, c'est-y vrai que vous êtes méchante, et votre amie Suzan aussi? Tu penses quels yeux j'ai ouverts?

—Nous ne sommes pas "méchantes". Qui t'a dit cela, mon pauvre Yves?

—La mère "Vanne".

—Elle riait.

—Oh! non, maman. Elle nous grondait de ne pas être venus la voir depuis quatre jours. Elle faisait de si vilains yeux que "Baby" allait pleurer; alors, la mère "Vanne" l'a embrassée et m'a donné, à moi, une tape sur la joue: "C'est vos mamans qui sont méchantes; vous n'en êtes pas cause, venez boire du lait de Roussette." "Baby" n'a pas compris, elle est trop petite; mais j'avais le cœur gros de penser que tu étais méchante, et je n'ai pas voulu boire du lait."

—Daisy n'a donc pas répondu?

—Daisy? La mère "Vanne" la fait asseoir sur un banc, et puis elle nous emmène. Alors, tu n'es pas méchante, dis?"

—Non, je t'assure."

—Le cher petit homme a laissé son bouchon de paille, son cheval, et, grimant sur mes genoux, il m'a donné un gros baiser:

—Maman, je vous aime bien... comme avant."

—Tu vois, Suzan, qu'il ne faut pas trop laisser ta fille à la mère Orvanne.

Toute pâle, les yeux fixés rêveusement devant elle, la jeune femme gardait le silence. Enfin, levant la tête, elle dit lentement:

Rosel est trop petite pour comprendre ce qu'Yves a compris, ton père le déclare lui-même; puis, comment pourrait-elle, je n'y puis rien, May, ni garder l'enfant, ni me plaindre à Jacques qui m'accuserait encore de mal juger sa mère. Je n'ai qu'à patienter un peu. Donne-moi du courage, tu seras dans ton rôle de maman".

Champvallier partirent. Mme ne vint de nouveau chercher chaque jour; chaque jour Jacques prolongea ses visites

au sanatorium, prétextant un nombre croissant de malades. Quant à Suzan, qui se trouvait d'autant plus seule qu'elle avait été plus entourée, et qui s'ennuyait d'autant plus qu'une série de jours pluvieux rendait toute promenade et tout séjour au jardin impossibles, elle se donnait l'illusion du départ en emballant des bibelots, des vêtements inutiles, puis travaillait avec ardeur à des travaux de fantaisie: souvenirs qu'elle désirait rapporter aux amies de Paris.

Occupée, affairée, elle ne voyait pas la ride qui se creusait au front de son mari, l'expression étrange de son visage, le regard scrutateur qu'il attachait sur elle quand elle formait des projets pour l'hiver.

Au milieu d'octobre, l'air devint tout à coup très froid. Suzan, un soir, fit allumer un grand feu au salon; et là, tandis que Rosel dormait tout près d'elle, elle somnolait aussi, bercée par le vent, quand Jacques revint un peu plus tôt que de coutume.

—Du feu, déjà? fit-il en entrant.

La jeune femme ouvrit languissamment les yeux.

—Oui. La mère et la fille sont transformées en marmottes. Cela commence à sentir l'hiver à Orcines. Venez vite vous asseoir. J'ai reçu des nouvelles de Roscob. Il nous engage au retour, car il compte partir bientôt pour New-York, où il restera plusieurs mois.

Jacques avait pâli.

—Que va-t-il faire à New-York?

—Il va... Tenez, très cher, voici sa lettre, une lettre joyeuse: notre ami se transforme en vagabond sur ses vieux jours.

Le docteur lut attentivement, puis, le front dans ses mains, il resta longtemps pensif.

—Suzan, dit-il enfin, j'ai bien hésité avant de vous parler de mon désir: garder à mon compte le sanatorium me tente. Mme Lordier me le laisse à un prix dérisoire; de plus, vu la nécessité d'être auprès des malades, en devenant leur médecin attitré, ils nous abandonnerait le

château de Durtol. Il est charmant, au milieu d'un parc immense: Clermont, Royat vous donneraient des distractions... journalières, si vous le désiriez.

Le cœur battant, Suzan écoutait, la joue appuyée sur sa main.

—C'est tout? fit-elle.

—Oui. Je sais, oh! je sais — il y avait de l'amertume dans la voix de Jacques, — que Paris et des amis vous attirent, mais nous pouvons mener une vie charmante, intelligente, ici...

—Marraine ne voulait pas...

—Elle ne voulait pas Orcines, elle eût admis Durtol, tout proche d'une ville.

Suzan faillit ajouter "proche de votre mère"; elle se contint, et, silencieuse, alla appuyer son front aux vitres couvertes de buée, pour que son mari ne vît pas l'expression irritée de son visage.

—Voulez-vous réfléchir?

### Pourquoi souffrir, quand le remède est si près de vous.

"Vous paraissez souffrant... Qu'avez-vous donc? — Je l'ignore. Aucun remède ne m'a soulagé jusqu'ici. Maux de tête affreux, pas d'appétit, pas de sommeil. Je me sens tout fiévreux. Impossible de me livrer à aucun travail. Vraiment, je finis par me décourager.—Et les voies digestives? — Mal. Depuis longtemps déjà, constipation rebelle. Ne cherchez pas plus loin. Quand la digestion se fait mal, tout se détraque. C'est là ce qu'il faut réparer. Détruisez cette malheureuse constipation, et vos joues renaîtront comme par enchantement. L'embarras des voies digestives, qui a son retentissement sur tout l'organisme, est cependant bien facile à guérir. Tous les soirs, en se couchant, il suffit de prendre une cueillerée à soupe de REMÈDE DU Dr SEY, dont l'éloge n'est plus à faire et qui est recommandé par les meilleurs praticiens. Dans toutes les bonnes pharmacies. \$1.00. Dépôt général: La Cie des Laboratoires S. Lachance, Limitée, 87, rue St-Christophe, Montréal.